

Du sang, entre ciel et terre

À propos de nouvelles tendances de l'historiographie de la Shoah

Depuis plus d'une dizaine d'années, on constate et annonce à la fois la disparition des témoins rescapés de la Shoah et des camps nazis. Cet événement qui sera un important tournant dans l'histoire de cette mémoire a été largement anticipé, depuis la fin des années 1980, par les programmes d'enregistrement vidéo Fortunof à Yale University auquel a participé la Fondation Auschwitz, puis de la *Shoah Foundation Institute for Visual History and Education* créée par Steven Spielberg. Pourtant, progressivement depuis les années 1990, d'autres phénomènes mémoriels émergent dans notre culture et se constituent en tendance lourde de l'évolution contemporaine de notre conscience des violences extrêmes dans lesquelles le génocide des Juifs et la terreur nazie occupent une place centrale. Ces phénomènes modifient considérablement l'équilibre mémoriel reposant sur les témoins sans pour autant que la fonction moderne du témoin, croissante depuis la guerre de 1914-1918, soit remise en question. Il s'agit de la prise en compte d'autres témoins qui ne sont pas des victimes, comme les criminels et les spectateurs des tueries occupant jusqu'alors des places restreintes, voire négligées et, avec ceux-ci, l'émergence de sources documentaires encore peu exploitées comme les fonds photographiques venant de criminels et les fosses des lieux de tuerie.

Notons bien, aucun de ces éléments et des débats qu'ils suscitent n'est nouveau. Il est question ici de la reconnaissance qu'ils ont acquise dernièrement et de la place qui leur est accordée à la fois dans la culture, dans les médias et pour la recherche.

En effet, les criminels ont une place médiatique et historique de plus en plus importante qui, sans contester la réalité des violences perpétrées sous le nazisme, offre un autre point de vue. L'exposition sur les crimes de la Wehrmacht initiée en 1995 ou les nombreux documents photographiques sur les ghettos ou sur la vie des SS à Auschwitz (le fameux album de Karl Höcker) ont considérablement enrichi notre connaissance de ce qui a eu lieu du côté des criminels. À ceux-ci s'ajoute le nombre tristement non négligeable de ceux qui, des pays baltes à la Biélorussie, de l'Ukraine aux Balkans, ont non seulement participé aux tueries, mais les ont commises à la place des SS offrant à ceux-ci une place de spectateurs. À cette sombre liste, il faut également ajouter ceux qui ont été impliqués dans des pogroms comme celui, récemment mis au jour, du village de Jedwane où plus de 1 600 Juifs ont été massacrés par la population polonaise en juillet 1941. Par ailleurs, des témoins qui n'étaient ni victimes, ni criminels ont plus retenu l'attention qu'auparavant. Du côté des « Justes », Jan Karski est dernièrement revenu sur le devant de la scène, mais surtout, du côté

de ce que Raul Hilberg appelle les Bystanders, il y a tous les paysans, villageois ou citoyens qui ont assisté aux massacres des Juifs par les Einsatzgruppen.

Parmi les sources nouvellement accessibles, on doit bien sûr compter sur l'ouverture plus ou moins conditionnelle des archives des pays de l'Est et, plus particulièrement, de l'ex-Union soviétique. Autre fait important, les fosses où les Juifs ont été assassinés sont devenues un pôle majeur de l'attention portée sur la Shoah. Depuis 2004, le facteur majeur de cette visibilité de ladite « Shoah par balles » a été le vaste programme d'archéologie des tueries des Einsatzgruppen en Ukraine mené par l'association Yahad-In Unum et le père Patrick Desbois. L'écho médiatique dont ce dernier a bénéficié est considérable. Non seulement, nous l'avons signalé, de nouveaux témoins se font entendre au devant de la scène mémorielle, mais la question des traces se trouve largement approvisionnée. Alors que les SS avaient pris soin de faire disparaître les centres de mise à mort et, avec eux, les corps des victimes, tous les pays de l'Est regorgent encore des ossements des communautés juives entièrement massacrées sur place. Coïncidence ou convergence mémorielle ? Toujours est-il que les fosses ont acquis une certaine actualité avec le génocide des Tutsis au Rwanda par les Hutus extrémistes et la purification ethnique des Bosniaques durant le conflit en ex-Yougoslavie par les troupes de Milosević qui, l'un comme l'autre, ont laissé derrière eux de nombreuses fosses qui sont l'objet d'identification. Un travail similaire est mené en Espagne sur les sites de tueries perpétrées par les troupes franquistes. Ces facteurs ont impulsé une reconfiguration de la cartographie mémorielle des pays concernés.

Concernant la Shoah, on enregistre donc un déplacement épistémologique des centres d'intérêt de la recherche vers les violences exercées sur les territoires de l'Est qui, pour être évidemment connues et déjà étudiées depuis longtemps, n'en restaient pas moins jusqu'alors en manque de visibilité au regard de la position centrale des camps de concentration et d'Auschwitz (je reviendrai sur ce point). Deux réflexions s'imposent.

Comment gérer pédagogiquement la complexité de ces violences sans réduire aucune à une vision stéréotypée qui donne l'impression, comme c'est désormais souvent le cas, que les faits et leur enchaînement sont facilement maîtrisables et explicables ? En effet, la première crainte que l'on puisse éprouver face à ce déplacement de l'intérêt vers les tueries perpétrées à l'Est serait qu'il y ait là un facteur qui réduise indirectement l'attention, encore relative, accordée aux gazages des Juifs dans les centres de mise à mort et au processus qui y conduisait, notamment avec les ghettos. De toute façon, de ces centres, seul Auschwitz-Birkenau conserve une véritable visibilité. Qui sait véritablement en quoi a consisté l'Aktion Reinhard, comment ont fonctionné les trois camps qui ont été ouverts dans le cadre de cette opération, quels étaient les autres lieux de gazage tels que Chelmno ? Combien de chercheurs s'intéressent à ces groupes de Juifs contraints de travailler sur les lieux mêmes des gazages (Sonderkommandos, Arbeitsjuden) ?

L'autre point concerne la crainte que la singularité de la Shoah soit remise en cause. Car, en effet, ces territoires de l'Est ont été touchés par deux terreurs distinctes mais contemporaines l'une de l'autre, celle d'Hitler et celle de Staline, jusqu'à devenir des *Bloodlands* pour reprendre l'expression de Timothy Snyder. De là, on risquerait d'assimiler les deux programmes criminels, de mettre toutes les victimes sur le même plan, de relativiser l'antisémitisme hitlérien comme s'il n'était qu'une dimension ou un caractère parmi d'autres du programme de domination nazi alors qu'il s'est singularisé par la volonté et la mobilisation technique et matérielle de tout mettre en œuvre pour l'élimination des Juifs d'Europe à l'Ouest comme à l'Est, au Sud comme au Nord, jusqu'au dernier. S'il est vrai qu'il y a là, avec certains acteurs politiques pour la plupart nationalistes, voire ultranationalistes, notamment, des pays baltes et d'Ukraine, des enjeux politiques importants extrêmement actuels face à l'ancien oppresseur soviétique, il y a aussi une sorte de barrière qui, depuis les débats de l'Historikerstreit en 1985, parasite les tentatives de penser ces deux types de violence et les rapports méthodologiques, structurels, fonctionnels, voire mimétiques (les initiatives des uns pouvant inspirer celles des autres, et inversement) qui les rapprochent, tout en les différenciant.

C'est dans ce sens, comme à propos de nombreux autres questions relatives aux violences extrêmes et à leur mémoire, que la Fondation Auschwitz a inscrit dans sa charte éthique le principe suivant : il est de première importance de donner une approche différenciée des violences et d'apprendre à ne pas les penser en les confondant, mais, au contraire, pour en souligner les spécificités et toute la complexité. Dans ce sens, nous devons contrer toute tentative de généralisation conduisant à incriminer globalement une population ou un groupe ethnique, et apprendre que le monde ne se partage pas simplement entre vainqueurs et vaincus, entre bien et mal.

Philippe Mesnard,
Rédacteur en chef

Le 9 décembre 2012, à Bruxelles, la Fondation Auschwitz et Mémoire d'Auschwitz ASBL organisent dans le cadre de la Task Force for Holocaust Education and Remembrance une journée d'étude sur les nouveaux outils et nouvelles orientations de la recherche sur la Shoah qui s'inscrit dans la perspective ouverte par cet éditorial. Pour toute information : www.auschwitz.be et info@auschwitz.be